

CONDITIONS.

ABONNEMENT :

Un an \$ 0.50

Six mois 0.25

Un numéro . . . 1c

L'abonnement est strictement payable d'avance.



CONDITIONS.

ANNONCES :

r ligne

Première insertion, 10c

Ins. subséquentes, 5c

Remise libérale aux annonceurs à long terme.

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRE

BUREAU : 8, RUE STE. THERESE.—P. O. BOITE 325, MONTREAL.

Le vrai peut qu'quelques n'étropas "vrai sans blague."—BOISZ'EAU

H. BERTHELOT, Rédacteur.

GODIN, MONDOU & Cie., Editeurs-Propriétaires.

FEUILLETON.

LE FILS DU FISCAL.

I.

Dans son métier de fiscal, il out beau jeu pour mettre ses principes en pratique. Il fit marché du sang, de la vie et de l'honneur des malheureux qui valaient souvent mieux que lui. Sangsue avide, il se servit de son pouvoir pour pressurer comme une éponge toutes ces misères qui relevaient de lui. Les voleurs éhontés, qui pouvaient gonfler de piastres les poches de sa robe de fiscal, trouvèrent en lui un avocat. Les prévenus politiques seuls ne purent jamais le corrompre, ni par les prières de leurs femmes ni par les pleurs de leurs mères ni par les sanglots de leur filles ; les piles de quadruples même virent échouer leurs éloquence en pareil cas. Citons un trait sur cent.

Un soir, il était depuis deux mois fiscal à X..., en Biscaye, un homme embossé dans son manteau, comme disent les Espagnols, entro dans sa chambre à l'improviste. Le fiscal surpris, peut-être un peu effrayé, se lève :

—Qui êtes-vous ? Qui vous a ouvert la porte de la maison ?

—Ton vieux Perez qui m'a reconnu, répond l'inconnu. Auras-tu moins de mémoire que lui.

Il ouvre son manteau, se jette dans les bras du fiscal, le serre sur sa poitrine.

Don Andrés se dégage, le regarde fixement, et recule blême comme un mort.

—Diégo Figueroa !

—Eh bien ? oui, Diégo, le frère de la Rosario. Mais ne perdons pas de temps en surprise et en exclamations. Tu dois avoir une cachette ici ?

Troublé, ému, bouleversé, don Andrés fait cependant un signe de dénégation.

—Je suis poursuivi continue Diégo, il faut que tu me cache ; je suis de ceux qui ont crié visé la constitution, et les partisans del Rey Netto ne plaisaient pas, tu sais. Il s'agit de me fusiller si l'on me trouve : ce n'est pas que je craigne la mort, mais je suis jeune, j'ai encore ma mère, et si je puis gagner les Pyrénées.

—Je n'ai pas de cachette, murmure d'une voix étranglée don Andrés,

—Et cela t'effraie déjà pour moi, bon frère ! Mais sommes nous fous d'en trembler, qui diable s'avisera de chercher un ami de la constitution chez le fiscal de la province ?

Et Diégo se met à rire avec cette bonne humeur et cette charmante insouciance qui n'appartient qu'à la jeunesse.

Jugez, des tranches de don Andrés. Il donne son beau-frère à tous les diables. Il craint qu'on ne l'ait reconnu ou vu entrer ; qu'on n'entende sa voix. La sueur perle à ses cheveux hérissés.

Cependant, que faire ! Don Andrés balbutie et se trouble, si bien que Diégo s'aperçoit de son embarras, rougit et dit sèchement :

—Ne croyez, Andrés, que je veuille compromettre le mari de ma sœur. Si vous ne pouvez me recevoir, je pars !

Et le généreux jeune homme, quoique sachant bien que la mort l'attend au seuil de la maison du fiscal, reprend son manteau qu'il avait jeté sur une chaise, et se dirige vers la porte sans que don Andrés l'arrête par un seul mot.

En ce moment, dona Rosario, avertie par Perez, se précipite dans la chambre, prend Diégo par le bras et le conduit dans une de ces cachettes pratiquées dans l'épaisseur des murs, et qui datent, en Espagne, de la domination des Maures. Tout cela est fait avec la promptitude de l'éclair, et sans qu'une seule parole soit prononcée de part et d'autre.

Presque aussitôt des coups de crosse de fusil font gémir la porte de la maison.

—Ouvrez, crie à Pérez le digne fiscal qui a retrouvé sa voix et son énergie, quoique son visage portait encore l'empreinte d'une effrayante pâleur. Lui-même descend au devant des nouveaux venus. C'est un officier du régiment de Zamora, suivi de quelques soldats. L'officier salue don Andrés, et lui dit d'une voix brève :

—Senor fiscal, on a vu entrer ici un homme enveloppé d'un manteau, il y a quelques minutes.

—C'est vrai, répond Andrés.

—Et cet homme a été reconnu pour don Diégo Figueroa, votre beau frère.

—C'est parfaitement juste.

—Vous avez, c'est bien. Ains, vous l'avez accueilli, vous lui avez donné l'hospitalité ?

—Je l'avoue.

—Vous l'avez caché ou vous

lui avez donné les moyens de fuir ?

—N'allons pas si vite, Senor, répond don Andrés, en relevant fièrement la tête. Auriez-vous par hasard quelque cousin envieux de ma place ?

—Que voulez-vous dire ? demanda l'officier surpris.

—Je veux dire que je connais mon devoir, Senor, et que je n'y faillirai pas. Oui, le coupable Diégo est venu chercher asile dans ma maison, mais il n'y a trouvé qu'un cachot. Oui, don Diégo est, non pas caché, mais emprisonné ici : loin de l'aider à fuir, je ne l'ai accueilli chez-moi que pour le livrer à la justice.

L'officier recule épouvanté : il n'ose en croire ses oreilles ; il ne peut penser que cette infâme trahison soit une vérité ; sans doute don Andrés se joue de lui et se calomnie.

Mais don Andrés le conduit lui-même à la cache où Rosario avait entraîné son frère. On l'y trouve sous un amoncellement de robes et de mantilles de la pauvre femme, derrière le ruelle de son lit, tandis qu'elle feignait de dormir, la malheureuse. Je ne vous décrirai pas cette scène : il est des choses que le cœur comprend et que le récit glace. Diégo ne regarda pas don Andrés. Il releva et embrassa Rosario, qui se traînait à ses pieds et embrassait ses genoux avec des larmes et des cris convulsifs en lui demandant pardon, et il lui dit seulement ces mots :

—Pauvre sœur.

Don Diégo fut fusillé le lendemain. Il fixa hardiment ses yeux sur les canon de fusils braqués devant lui, et commanda le fou. Il ne fut que blessé à la première décharge, blessé aux deux bras et au cou. Il se releva, mit la main sur son cœur et commanda la seconde décharge, en disant avec une sorte de joie naïve :

—Il ne bat pas plus vite.

Cette fois il ne se releva pas.

Plusieurs de ses compagnons, amis de la constitution, traqués, désespérés, sans ressources, se réfugièrent dans les montagnes de St. Adrian, qui sont entre Saint Sébastien et Gabreta, bourg de la province d'Alava, en Biscaye. Là ils menèrent bientôt la vie de guérillas et de bandits.

On les poursuivit avec beaucoup de rigueur. Mais les paysans, qui avaient pitié de leur détresse, les protégeaient, et ils ne tardèrent

pas à se rendre redoutables sous le nom de Trabucaires. On leur donnait ce nom parce qu'ils n'avaient pour armes que de vieux mousquets appelés en espagnol trabucos. Avec ces trabucos ils mettaient à contribution les riches voyageurs, et, grâce à ces aumônes forcées, ils parvenaient à vivre et à renouveler leurs haillons. Mais quand l'hiver eut rendu les communications plus rares, leur situation devint très précaire. Sur ces entrefaites, Don Andrés de Solis fut mandé en Castille par un vieil oncle avare dont il devait hériter, et qui était atteint d'une maladie mortelle. Malgré le fâcheux état des routes, que les glaces et les neiges rendaient presque impraticables, il n'hésita pas à partir.

Lorsque la voiture de Don Andrés se fut engagée dans les défilés de la sierra de Saint Adrian, le fiscal se sentit involontairement envahi par un pressentiment mélancolique.

Ces montagnes, couronnées de pins d'une hauteur extraordinaire, sont si escarpées que le chemin semble grimper comme un chamois pour en atteindre le sommet. Tant que la vue peut s'étendre, on ne voit que des déserts coupés de ruisseaux clairs comme du cristal.

Vers le haut de la sierra, un énorme rocher s'élève au beau milieu de la route, comme pour fermer le passage et séparer ainsi la Biscaye de la Vieille-Castille.

Sous cette masse de pierre, je ne sais quel roi d'Espagne a fait percer une route par où passent les voyageurs, et qui ne reçoit de jour qu'à la faveur des ouvertures que ferment de grandes portes. Sous cette voûte, on trouve une hôtellerie abandonnée l'hiver à cause des neiges.

Au sortir de la route souterraine, la voiture de don Andrés passa devant une petite chapelle de Saint-Adrian, et il se rappela avec secrète terreur que les "Trabucaires" avaient dit-on arrêté plusieurs voyageurs aux environs de cette chapelle, voisine de la plupart des cavernes qui leur servaient de refuge, et qui de tout temps avaient été les repaires des voleurs de la contrée.

(A. CONTINUER.)

Le jeune John grandit tellement, qu'il est malade.

Son père appelle ça une maladie de longueur.